

Des mots taris

Depuis que je le connais, les mots me manquent. Je les ai perdus, mon lexique a beaucoup diminué, il a sombré comme une pierre dans l'eau et je suis tombée très profond. La raison en est Remes. C'est un auteur, un vrai écrivain et, un jour, il m'a demandé si je voulais être sa muse.

J'étais stupéfaite, quand il m'a abordée dans le supermarché. J'étais concentrée sur ma liste d'achats : « Des tomates en branche, du chou chinois, trois fromages blancs », ai-je murmuré.

« Quels beaux mots ! », a-t-il dit, « Je peux vous suivre ? »

Il était habillé d'une veste de cuir châtain et ses cheveux étaient plantés sur son crâne comme des oiseaux dans des bourrasques. Bien sûr, l'avis de tempête s'est mis à tourner tout de suite dans ma tête, mais oui, je n'y étais pour rien, je le lui permis. Il a des yeux tellement bleus. Bleu comme... Comment le dire ? - Bleu comme le glacis de ma table de nuit. À cause de mon manque de mots, je ne peux pas le décrire.

Ça a été assez compliqué de faire les courses à deux. Tout le temps, nos cabas se sont heurtés. Il attendait que je dise quelque chose de passionné. J'ai désiré finir mes achats. À la fin, j'ai payé tous mes légumes, fruits, pâtes... Il a seulement acheté des lasagnes toutes prêtes et du Coca. Nous sommes allés dans le café à côté du supermarché, nous nous sommes présentés et il a tout de suite abordé le point de son souhait.

« Alors, tu sais, moi, je suis un écrivain. J'écris tout ce que je peux. Des romans, des scénarios, des découpages... » J'ai pris une gorgée de thé. « Mais ce sont toujours les mêmes mots, le même lexique tout au long de mon œuvre. Je ne peux pas trouver de nouveautés, des idées neuves qui sautent de ma fantaisie. Mais toi... » Il m'a regardée avec tension, « tu sais faire trotter mon imagination ! »

J'ai ri. « Je dois te donner de nouveaux mots ? » ai-je demandé.

« Exactement. »

La deuxième fois que nous nous sommes rencontrés, j'étais en train de tomber malade. « N'hésite pas », m'a-t-il dit, « je vais veiller à ton air. »

Nous nous sommes installés sur son balcon. J'ai pris la seule chaise qui se trouvait là, il s'est couché sur le sol. J'ai toussé tout le temps et des maux de tête sont apparus progressivement, donc heureusement je n'ai pas eu l'occasion d'avoir honte. Il a rampé devant moi comme un fou.

« Tu es comme un buste, une sculpture de la Grèce antique. La seule différence entre moi et un sculpteur se trouve dans le fait que mon œuvre d'art existe déjà avec la peau et les os et je dois juste l'absorber. »

Après, nous sommes allés à l'intérieur et nous nous sommes assis à table. Quelques instants plus tard, je suis tombée de ma chaise, évanouie, dans les pommes. Quand je suis revenue à moi, je me trouvais sur le sofa, couverte d'une couverture en laine orange et un gros coussin sous ma tête, qui avait un goût de compote.

Remes est assis avec le dos contre moi, j'ai entendu seulement le claquement de sa machine à écrire et le bruissement rythmique du papier de temps en temps.

Soudain il s'est tourné et j'ai vite fermé mes yeux. J'ai senti comme il m'a regardée, puis le claquement de nouveau, l'observation, le claquement, l'observation... Il a rythmé l'air de mouvements avec sa machine à écrire.



Il a continué ainsi environ dix minutes, ensuite il s'est levé brusquement et a traversé le tapis en direction du sofa.

« Tu es malade, ma cocotte », a-t-il gémi sur ma figure. « Pourquoi n'as-tu rien dit ? » Sa tête s'est approchée de ma tête jusqu'à ce que son front soit tellement proche du mien que nos nez se sont touchés. J'ai expiré. Il a aspiré. Nous avons respiré. « Tu sais, tu peux tout me dire. » Nos nez ont brûlé comme un lampion. « Tu dois le dire. »

Dans les semaines suivantes, il m'est venu quelquefois une envie très forte de lasagne. Tellement pressante, que dorénavant je n'ai pas pu penser à rien d'autre.

Dans ces occasions, je courais chez Remes après le travail. Nous mangions ensemble, moi mon dîner et lui son déjeuner. Après je me mettais à demi assise, à demi couchée sur son sofa. Tantôt je m'endormais, tantôt je me réveillais. Il adorait cela.

Je me suis trouvée très légère, comme si j'étais coincée dans un arbre cave, serrée. Tout coulait de façon pétillante, comme du Coca, et, moi, je perdais du poids, de jour en jour. Il me prenait tous les antonymes et des ambiguïtés. Quelquefois, pendant que je m'endormais, je me demandais si c'était certain qu'il était écrivain et pas un illusionniste féérique. Mais les plus belles illusions sont celles qui ne sont pas remises en cause.

Or Remes écrit beaucoup. Il étincelle et ses doigts froufroutent comme une fontaine, ils dansent le clic-clac du clavier. Il ne me donne jamais la possibilité de lire quelques rayons de ses textes. Je reste dans l'ombre. Les matins, je me trouve dans son lit, un peu exsangue, mais pleine de bonheur.

Il y a quelques exceptions, des moments où je peux lire quelques passages. Parfois une ou deux pages se trouvent sur mon plateau du petit déjeuner. Elles racontent toujours que l'héroïne danse nue sous la pluie. Elle ne prend jamais froid. Le café mijote sur le feu. Remes s'amuse avec son jus d'orange pendant qu'il observe ma lecture. Sa mine me fait comprendre qu'il n'attend pas de réponse. Il a trouvé son chemin de damier.

Je n'ai pas remarqué l'absence de mots tout de suite. J'ai passé tellement de temps avec Remes qu'il devient insignifiant d'utiliser toujours les mêmes mots. S'il s'apercevait de quelque chose ? - Je m'en fiche.

Une fois, un collègue de travail m'a abordée. « Pourquoi parles-tu tout le temps de ton mec ? »

« Ah ? » ai-je dit. Je n'ai pas trouvé de réponse.

« J'espère que c'est un homme très impressionnant, mais je crois, j'ai... » Nous avons rigolé.

C'est l'automne. Remes et moi allons main dans la main. Nous nous plantons sur un banc du parc en bordure de campagne. Je vois le lac qui est bleu. Je vois le ciel qui est bleu. Je vois les poubelles qui sont bleues. Je vois mon vernis à ongles qui est bleu. Je vois les yeux de Remes qui sont bleus. Tout autour de moi est bleu, de tout côté, et je ne suis pas sûre que je préfère encore cela. Mon monde est devenu de la même couleur, uniforme. C'est un bleu laiteux, un bleu fragile comme quand on est derrière une vitre, comme une clôture.

Je suis tombée avec ma tête de brouillard, le goût de brume sur ma langue. Ma langue est devenue lourde et monotone. Peut-être qu'il est temps de me mettre debout et de retrouver la langue.

Remes me caresse sur la manche de mon pull bleu. Il me regarde. Il parle de son livre, de ses nouvelles histoires qu'il veut raconter avec des expressions originales. Remes a un langage fleuri, mais, moi, je n'écoute pas. Mes mots sont tous taris. « Tu as quelque chose ? » murmure Remes.

Je n'arrive pas à répondre dans ma mer de tulipes, je plonge avec le morse.

Salome Noemi Müller, élève auditrice d'Argovie (2M07)